

Écrire, représenter, imaginer la centrale nucléaire

Pilar Andrade

Universidad Complutense de Madrid, Spain

pandrade@ucm.es



Résumé

Cet article a pour but de contribuer à l'étude de l'écriture de la centrale nucléaire, à partir de l'analyse de plusieurs textes récents en langue française. L'auteure examine les topoi liés à la centrale (le corps monstrueux, l'emprisonnement, la machine aliénante, son attrait, la gestion de l'espace, la dialectique visible/invisible) pour aborder, à partir de ceux-ci, des problématiques dans les domaines sociopolitique, écologique et épistémologique.

Mots-clés : Centrale nucléaire, Filhol, Ferrier, Volodine, discours toxique.

Abstract

This article aims to contribute to the study of nuclear power plants' narratives, through the analysis of several recent texts in French. The author examines themes and figures linked to the nuclear power plant such as the teratoid body, imprisonment, the alienating engine and its appeal, space management, and the dialectics of the visible and the invisible to tackle issues, ranging from the socio-political to the ecological and epistemic.

Keywords: Nuclear power plant, Filhol, Ferrier, Volodine, toxic discourse.

Resumen

Este artículo tiene como objetivo contribuir al estudio de la escritura de la central nuclear, a partir del análisis de varios textos recientes en lengua francesa. La autora examina los topoi ligados a la central (el cuerpo monstruoso, el aprisionamiento, la máquina alienante, su atractivo, la gestión del espacio, la dialéctica visible/invisible) para a partir de ellos abordar problemáticas en el terreno sociopolítico, ecológico y epistemológico.

Palabras clave: Central nuclear, Filhol, Ferrier, Volodine, discurso tóxico.

Le débat sur l'énergie nucléaire est toujours d'actualité en France, ainsi que dans d'autres pays européens et non européens. L'opinion publique se demande s'il s'agit d'une énergie suffisamment rentable, propre et sûre, et si ces prétendues qualités justifient son impact environnemental.¹ Et ce, d'autant plus que le nombre de centrales nucléaires en construction dans le monde ne cesse de grandir, malgré l'intérêt porté aux énergies

¹ Cf. le baromètre IRSN de 2017, 102-45.

renouvelables; en France, le rythme aurait dû et devrait ralentir, on le sait, avec la loi de transition énergétique de 2015, le démantèlement des plus vieux réacteurs ayant été envisagé.

On constate néanmoins que notre époque exige une réflexion très ample sur la centrale nucléaire, et aussi, en ce qui nous concerne dans cet article, sur l'écriture qui la représente, s'appuyant sur un imaginaire collectif et collaborant en même temps à le développer avec les apports individuels des écrivains.² Nous analyserons ici plusieurs textes récents qui ont été consacrés aux réacteurs et à leur environnement, au sens large du terme. Il s'agit aussi bien de textes littéraires que de textes hybrides, à mi-chemin entre la fiction, le document et le reportage, pour autant que, ainsi que l'indique Alain Suberchicot, dans la thématique environnementale « la non-fiction annex[e] toujours plus la création littéraire au point de l'incarner en propre » (13). Nous partirons de l'examen des topoï pour explorer les problématiques posées dans les textes, dans les domaines sociopolitique, écologique et philosophique. Nous aborderons des sujets tels que la présence de la centrale au cœur d'un territoire et ses conséquences pour ceux qui y travaillent et pour la nature, que ce soit dans son fonctionnement quotidien ou lors d'un accident ; nous évoquerons les émotions que la centrale éveille, et la nouvelle ontogénologie suggérée par les éléments radioactifs et basée sur la dialectique du visible/invisible.

Commençons donc tout d'abord par la représentation de la centrale elle-même et des effets de sa présence sur les êtres humains et la nature environnante. Nous examinerons en premier lieu quelques caractéristiques générales tirées des textes consacrés aux centrales, pour en dégager des conséquences par la suite. Elisabeth Filhol, auteure d'un livre qui a connu un certain succès en 2010 (donc avant l'accident de Fukushima),³ a marqué l'époque avec des descriptions parfois aseptiques, parfois connotées, de deux centrales nucléaires françaises, à Chinon et au Blayais (dans l'estuaire de la Gironde). Le récit de Filhol inclut des éléments prévisibles, des éléments inédits et des omissions intéressantes qui aident à reconstruire l'imaginaire de ces bâtiments. Ainsi par exemple, quant aux éléments prévisibles,⁴ la centrale est présentée comme une construction tentaculaire, qui s'étend et colonise du terrain depuis sa création (« le site n'a cessé de s'étendre par tranches successives (...) dans une boulimie de terrain », 15), et comme un corps monstrueux, mêlant les inspirations zoliennes et verhaerenienne. Ce corps se dresse en sentinelle discrète mais menaçante, toujours adossée à une source d'eau où elle puise le liquide nécessaire à sa survie : « L'eau de la Loire coule dans ses veines » (27) et il faut prévoir les embolies dues à des pièces voyageuses qui « comme un

² Notre étude est ciblée sur l'écriture de la centrale nucléaire ; nous laissons donc de côté les textes ayant trait à l'apocalypse nucléaire provoquée par des armes, qui a été abondamment traitée. D'autre part, élucider si l'écriture de la centrale nucléaire est une exception française ou non ne sera pas non plus un objectif de cet article, pour autant que beaucoup de textes en différentes langues (notamment russe et japonaise) restent en dehors de notre portée.

³ Trois accidents nucléaires graves ponctuent l'évolution de l'opinion publique envers le nucléaire et les soucis qu'il éveille : celui de Three Miles Island aux USA (1979), celui de Tchernobyl en Ukraine (1986) et celui de Fukushima au Japon (2011).

⁴ Certains ont été indiqués dans le dossier préparé par Marianne Hubac pour les éditions Belin/Gallimard.

caillot, [filent] directement au cœur » (53). Une pièce de petit gabarit est en effet à l'origine de l'incident qui fait « prendre sa dose » au narrateur du roman. La métaphore est filée ailleurs par Arnaud Vaulerin dans un texte consacré aux « humains jetables » de Fukushima, c'est-à-dire, les décontamineurs embauchés après l'accident et après aussi que les premiers « liquidateurs » (techniciens de première urgence) sont passés. Vaulerin précise que la centrale japonaise est reliée par des milliers de tuyaux à des réservoirs sans nombre où s'accumule l'eau contaminée ou en partie dépolluée ; « ainsi tubée par une ingénierie fourmillante et méticuleuse, raccordée à des compteurs, des cuves, des capteurs, la centrale donne l'impression d'être sous perfusion et placée sous respiration artificielle » (64).

Moins prévisible dans le livre de Filhol—et d'ailleurs c'est ce qui attira le plus l'attention des lecteurs—est le ton de rapport, inséré dans la dynamique fictionnelle, sur la vie des travailleurs du nucléaire. Pour raconter leur vie, l'auteure emploie l'allégorie de la guerre et du combat quotidien : les ouvriers sont des soldats dans les tranchées et « celui qui tombe est remplacé immédiatement » (19) : un jeu de mots les qualifie comme de la « chair à neutrons », et un autre, « viande à rem » (20), les réifie en revigorant l'ancienne unité de mesure de la radioactivité. La vie de ces soldats rappelle également celle des esclaves ou des captifs, entassés « à fond de cale ou dans les prisons centrales » (88) ; le titre du roman, *La centrale*, évoquait déjà une prison à sécurité renforcée et pour des détenus dangereux—aussi dangereux en liberté que la radioactivité elle-même. Pire encore pourtant est, selon Vaulerin, le destin des décontamineurs japonais, serfs contemporains dont le sort est aggravé par la sous-traitance et même par la solidarité collective des Japonais, qui soutiennent l'entreprise qui les paie mal et les expose aux risques de la contamination radioactive.

Chez Filhol encore, la tenue Mururoa (combinaison blanche, « casque » et bottes) suscite à son tour la comparaison trop positive, hélas, avec les astronautes : les employés qui pénètrent dans les parties les plus redoutables du bâtiment s'embarquent pour un voyage dans une cabine Soyouz (du vaisseau spatial russe) qui est « mise en orbite » (52).

Nous devinons que cette symbiose apparente entre les travailleurs et la centrale est en réalité une absorption des ouvriers par la machine. D'où le fait que les trois salariés suicidés du début du roman correspondent aux trois « tranches » (unités de production électrique) en cours de démantèlement (15), et que l'organisme humain se ravale au statut de mécanisme à l'instar de la centrale, devenant par conséquent susceptible d'une « rupture nette de l'alimentation » ou d'une « perte de fluide hydraulique dans les vérins » (37).

Partant, il ne sera pas question de la centrale et des travailleurs, mais de la centrale et de « ses » travailleurs ; la « machine » prend le pas sur les humains et devient le but, la cause finale, tout comme, au début du vingtième siècle, la machine de la colonie pénitentiaire de Kafka s'érigait en fin et transformait les condamnés en moyens, inaugurant une réflexion qui sera développée maintes fois pour désigner l'aliénation de l'individu moderne au sein d'une société bureaucratisée et gouvernée par la raison instrumentale. De nos jours, c'est peut-être l'engrenage de la centrale nucléaire qui

déshumanise et qui efface la présence de l'homme (il s'agit d'un milieu presque exclusivement masculin) au profit du fonctionnement du réacteur.

La centrale va alors broyer ou dévorer (Vaulerin 106) les hommes, car ce qui compte est sa santé et non celle des travailleurs, ainsi que l'exprime une formule lapidaire du texte de Filhol : « Effectivement, c'est dangereux, mais il faut bien le faire » (24). Les deux conversations rapportées dans ce roman (du narrateur avec le médecin et avec l'employée de l'agence intérimaire) constituent le noyau de l'infrahumanisation, de par le ton impersonnel (« personne n'imprime sa marque », 21), l'absence d'affectivité et le fait de traiter l'interlocuteur comme un numéro.

La centrale va pourtant exercer sur ses serviteurs une fascination remarquable, qui doit beaucoup au fonctionnement du réacteur, aussi inexplicable que l'infiniment petit de la matière elle-même, et aussi secret, puisque personne ne l'a jamais vu ou photographié en marche ; ceci soulève un paradoxe sur lequel nous reviendrons, et que Sylvestre Huet énonce de la façon suivante : « Nous avons fabriqué de l'invisible avec nos technologies alors qu'elles nous ont habitués, à l'inverse, à nous révéler de l'invisible » (23). Les hommes voient leur esprit prométhéen incarné dans le réacteur et sont attirés par la puissance énergétique maximale (Filhol 78) comme ils l'étaient jadis par le feu. Mais l'attrait du réacteur se rapporte pareillement au danger qu'il incarne et au courage de le défier. Les ouvriers qui entrent dans la centrale savent très bien à quels risques ils s'exposent, et cependant ce sont ces risques mêmes qu'ils recherchent (Filhol 60).

Envisageons maintenant les omissions dans le roman nodal de Filhol, et notamment une omission cruciale, peu fréquente dans d'autres récits de centrale : celle de la mention des ravages provoqués par la centrale dans la nature. Si l'écriture de la catastrophe nucléaire sous forme d'accident (et non d'explosion globale) inclut nécessairement la référence à une nature soit détruite, soit malmenée, soit au moins changée par la radioactivité (puisque parfois la végétation peut même proliférer dans les lieux irradiés), la description d'une centrale non endommagée et en fonctionnement normal n'implique pas forcément une écriture de l'environnement naturel qui ferait de celui-ci une victime, ni une réflexion sur des dégâts provoqués dans cet environnement. Ainsi la nature de Filhol n'est-elle pas une entité lésée par la construction de la centrale, mais au contraire elle fait presque écho à l'impersonnalité des bâtiments humains (30). L'auteure reprend de la sorte l'image d'un paysage imperturbable qui a fait fureur au XIXe siècle, à l'ombre de l'esprit positif. Par ailleurs, elle souligne la dilution de l'espace naturel vierge dans celui modifié par l'être humain, constatant l'abolition du premier, certes, mais sans se prononcer sur la perte que cela entraîne, ni dire si perte il y a. Et encore, ce qui reste de nature pure est plutôt un apport esthétiquement nuisible, car excessif, au paysage artificiel :

Il n'y a plus rien de naturel ici (...) La main de l'homme est partout. Dans ce paysage entièrement façonné, mais qui s'ouvre encore par nature *démesurément* à l'horizontale, avec si peu de repères verticaux, les pylônes dans leur ancrage ne choquent pas. (93, nous soulignons)

L'élément architectural apporte donc *heureusement* une variation agréable à contempler dans un paysage naturel monocorde. La fin du roman, percutante, alourdit davantage le

bilan en rappelant, dans une perspective troublante, le lendemain de l'accident de Tchernobyl et la contamination des vents sibériens par les radionucléides. Le nuage radioactif avance vers la Suède et la Finlande, mêlé aux vents, sans que les habitants de ces pays en soient conscients ; ce sont des vents doux « après six mois d'hiver » (121) qui encouragent à sortir et à se promener sur la plage, pieds nus. Mais une action aussi innocente qu'« exposer sa peau aux rayons du printemps » (122) peut devenir létale lorsque ces rayons ne viennent pas seulement du soleil; ainsi la nature sournoise, malfaisante, s'est-elle déguisée pour mieux frapper les promeneurs et les bébés qui dorment dans les landaus.

L'attitude de Filhol n'est pas préservationniste, nous le voyons bien, et sa perspective ne s'accorde pas non plus avec celle de la Justice Environnementale ; nous constatons que sa sensibilité sociale prend le pas sur sa sensibilité écologique. D'autres auteurs s'inscrivent dans cette lignée, comme, par exemple, Louis-Bernard Robitaille dans son roman *La Péninsule*, qui ne mentionne que très tangentiellement (127) l'enfouissement massif des déchets toxiques effectué par la mafia du territoire irradié (au moins cela se fait dans des « terres noires » déjà brûlées et pas en Campanie). En revanche, il imprègne tout son roman de la peur du nucléaire, liée à celle de la mort et de la « fin du monde » (170, 181). Pour sa part, le narrateur du roman *Ostwald*, écrit par Thomas Flahaut, ne voit pas de changements entre le paysage d'avant l'accident nucléaire et celui d'après :

Devant nous s'étale maintenant un presque désert de champs d'asperges et de patates, une mer noire et brune, un horizon plat d'où jaillissent les clochers [...]. La fuite des habitants et leur remplacement progressif par une population de renards et de chiens n'a rien changé à cette atmosphère glauque. (131)

Aucun lien affectif positif ne lie le narrateur au paysage, où l'on remarque de nouveau la nuance méliorative accordée à l'élément humain qui s'élève vers le haut, brisant l'horizontalité lassante de la nature. En revanche, Flahaut, par hantise personnelle de la catastrophe, souligne combien la réponse collective est décevante face à l'accident : la région se vide, tout le monde se sauve et le protocole d'action en cas d'accident ne peut pas s'activer ; l'auteur en tire un constat amer sur la démocratie, qu'il explique comme « droit pour tout le monde de s'enfuir » (146).

Un autre cas de figure éminent pour étudier le clivage des attitudes qui problématisent les centrales et projettent les angoisses qu'elles suscitent, tout en esquivant les engagements écologistes directs, est celui d'Antoine Volodine, écrivain bien connu qui, dans une prose hallucinée, a créé un monde personnel autour des préoccupations politiques et nucléaires. Son roman *Terminus radieux* est particulièrement intéressant à ce propos, et sanctionne l'impression qui nous saisit souvent face au nucléaire, à savoir qu'un *daimon* pervers nous aurait suggéré une manière efficace de nous autodétruire. L'action se déroule dans un vaste territoire sibérien où survivent des morts-vivants autour de petites « piles » ou réacteurs ; les immenses étendues irradiées ont été truffées de ces piles par un régime totalitaire qui a remplacé le premier gouvernement communiste du pays. Les microcentrales étaient censées apporter de quoi s'éclairer et se réchauffer aux habitants réduits à des silhouettes de chamans

fantomatiques mais elles ont fini par contaminer tout le bois boréal et la steppe. Volodine peint donc la déploration de la fin du régime communiste avec ses problèmes environnementaux implicites, en regrettant les résultats sur un ton mi-désespéré, mi-ironique. Mais, encore une fois, il ne s'attendrit pas sur la nature, qu'il décrit, steppe ou bois, comme une entité hostile à l'être humain. « Nuages, air tiède et herbes témoignaient du fait que les humains ici-bas n'avaient aucune place » (12), « C'est des immensités où l'humain n'a rien à faire » (13), s'exclame-t-il devant la beauté cruelle des paysages - beauté qui contraste avec la dégénérescence des humains et de leurs architectures. Celles-ci en effet sombrent dans l'oubli et s'effritent sous les incléquences du temps, alors que ne subsistent du passage de l'homme que, précisément, les blocs d'alimentation nucléaire. D'ailleurs ces totems invincibles, plus magnétiques encore que les centrales modernes, sont vénérés par les habitants et entourés de soins ; on leur parle doucement, on leur confie les pensées, on les alimente régulièrement avec des restes contaminés :

Des tables et des chaises, des postes de télévision, des carcasses goudronneuses de vaches et de vachers, des moteurs de tracteur, des institutrices carbonisées, oubliées dans leur salle de classe pendant la période critique, des ordinateurs, des dépouilles phosphorescentes de corbeaux. (38)

La liste se prolonge le long de vingt lignes. Il y aurait beaucoup à dire sur ces catalogues ; par rapport à notre sujet, il faudrait souligner que le pantagruélisme de la machine fait pendant à une autre énumération récurrente, celle des noms des plantes : « Herbes rarement cassantes, à l'exception de la dame-exquise, de la regrignelle, de la civemorte-à-panaches, de la folle-en-jouisse » (27), etc. Ce n'est pas là non plus pour manifester un lien harmonieux entre les hommes et les végétaux que l'on égrène les noms. Ils résonnent au contraire comme un mantra pour apaiser la végétation dure, violente et sans fleurs, c'est-à-dire sans bienveillance pour l'homme ; car les herbes sont « rarement cassantes », mais l'homme marche sur elles et « casse le silence des herbes » (27). Malgré cela, l'inimitié finira par la victoire de la nature, dont Volodine imagine la monstruosité en convoquant simultanément le spectacle préhistorique et celui des mutations génétiques. S'aliénant de l'homme, elle est « retournée à la sauvagerie des céréales préhistoriques et des graminées mutantes » (11-12).

Il est important de souligner que, dans le corpus étudié jusqu'ici, le discours du toxique ne sert pas d'instrument de ralliement pour une communauté sinistrée—fonction que Buell mettait en relief et qui reliait ce discours à la Justice Environnementale (652-53). Les textes que nous analysons ici ont plutôt un ou plusieurs de ces objectifs : a) la mise en évidence des conditions précaires des travailleurs du nucléaire, b) l'éveil et le développement d'une conscience antinucléaire, et c) l'anticipation fictionnelle qui permet au texte d'agir comme exutoire de l'angoisse. Ces trois objectifs n'entraînent pas obligatoirement une conscience et un engagement écologiste ; on peut se demander si ceci est redevable à la spécificité de l'écologisme français. Stephanie Posthumus (13,21-22) a déjà signalé que la pensée de la nature en France ne se prolonge pas vers une *politique* de la nature, en rappelant l'opinion de Catherine Larrère, qui affirme que les problèmes liés à l'environnement ont été relégués dans ce pays vers les sphères scientifique et technologique et les initiatives gouvernementales. Il faudrait alors ajouter, pour l'écriture

de la centrale nucléaire, que cette politique est souvent remplacée par la revendication sociale et par le travail formel du texte ou, encore, par la rêverie littéraire.

Pourtant, si le ton général des textes cités ne provient pas d'un éthos écologiste direct, ou même le contredit, certains auteurs manifestent implicitement un souci qui s'y apparente. Particulièrement lorsqu'ils déploient un discours toxique (ou *du* toxique, si l'on veut traduire sans ambiguïté l'expression proposée par Lawrence Buell). Fukushima notamment permet des approches très fertiles pour ce genre de discours, non pas parce que la région a été triplement dévastée (tremblement de terre, tsunami, accident nucléaire) —ce qui donnerait un discours de la destruction—mais en raison des travaux de décontamination postérieurs, qui produisent des tonnes infinies de déchets solides et liquides. Vaulerin en donne cet échantillon : « des centaines de milliers de sacs noirs équivalant à des milliers de tonnes et de mètres cubes de terre, de branchage, de bois, d'herbe, de déchets végétaux en tout genre, raclés en surface sur des dizaines de kilomètres carrés » (51). Ou encore :

Chaque jour, environ 400 tonnes d'eau saine s'infiltrent dans les fondations et se mêlent à celles utilisées pour le refroidissement des réacteurs qu'il doit pomper, décontaminer ou stocker. À cela s'ajoutent 400 tonnes d'eau supplémentaires qui s'écoulent du site vers le Pacifique. (72)

De cette façon, s'il est vrai que chez cet auteur la conscience sociale prédomine, puisque son récit est ciblé sur le sort des « gitans du nucléaire » ou travailleurs pauvres qui décontaminent, il exprime néanmoins un souci écologique implicite dans son discours sur les déchets.

À son tour, Michaël Ferrier, qui centre son récit sur la catastrophe, met l'accent sur la toxicité des produits cultivés, désormais immangeables : « le lait est radioactif, les pommes de terre sont radioactives, les choux sont radioactifs, on interdit tous les légumes. On creuse des trous pour y déverser le lait, des tonnes et des tonnes de lait » (169). Il déplore aussi les pertes d'animaux et leur souffrance :

Un autre fermier vient nous rejoindre. Celui-ci a quarante vaches et il les appelle sa 'famille'. On lui demande de les tuer [...]. Toutes ces centaines de milliers de bêtes dans la zone interdite meurent de faim et de soif. L'agonie dure des heures, la nuit on les entend mugir à des kilomètres. (170)

Un roman plus ancien, daté de 1987 (un an après la catastrophe ukrainienne), introduit explicitement au sein de son engagement antinucléaire un fort souci de la nature : il s'agit de *Tchernobyl-sur-Seine*, écrit par la journaliste Hélène Crié et par l'ingénieur en mathématiques Yves Lenoir. Ce livre n'est pas aussi récent que les précédents, mais son intérêt est exceptionnel pour le sujet qui nous occupe. Il imagine un accident survenu à la centrale de Nogent, pas très loin de Paris, à la suite duquel un grand nuage radioactif est lancé dans l'air et contamine les eaux de la Seine ; le nuage avance vers l'ouest, traverse la capitale puis s'achemine vers la Suède, la Pologne et l'Ukraine. Ce n'est pas par vengeance que les auteurs du roman renvoient la balle à ces contrées lointaines, mais pour mettre l'accent sur l'implication de tous les pays continentaux dans les risques du nucléaire, et sur leur fragilité commune face aux catastrophes. Le ton très réaliste du récit permet de

développer le sujet avec tous les détails matériels, sociaux, de la vie quotidienne, administratifs, médiatiques et diplomatiques, qu'il comporte.

Ce texte présente un vrai souci de la nature, véhiculé à travers trois personnages-clés : un couple d'amoureux écologistes qui au moment de l'accident parcourent—comme il se doit—la forêt de Fontainebleau, et un ingénieur des Eaux et Forêts. Les deux premiers seront irradiés avec sévérité à cause précisément de leur amour pour le *hiking*, et le troisième choisira la résistance contre la politique d'assainissement prévue par le gouvernement. Celui-ci vise à transformer la forêt et la région rurale qui entoure Nogent en cimetière radioactif, d'une part, et en laboratoire, de l'autre. En tant que cimetière, l'espace contaminé subira plusieurs opérations :

D'immenses excavations seront creusées pour enterrer les produits de décapage, terre, cailloux et végétaux. Un système de drains et de stations d'épuration sera implanté simultanément, pour empêcher les eaux de ruissellement et d'infiltration de gagner la Seine toute proche. (282)

Outre que cette dernière mesure est illusoire, on retrouve ici l'image de la centrale perfusée. Autre image choquante : la désertification envisagée également pour les terres, qui vont être pulvérisées pour qu'aucun animal ne vienne s'y nourrir (282). On empoisonne donc le sol pour éviter l'empoisonnement des animaux !

En tant que laboratoire, les terres seront transformées en objets soumis à manipulation, simples matériaux où l'on fera des expériences pour trouver des solutions d'élimination de la radioactivité—encore une mesure qui relève de l'ironie des auteurs, qui ponctuent : « Ce genre d'étude n'a jamais pu être mené réellement en France jusque-là » (287). Voici le côté *positif* de la catastrophe. L'ingénieur invalide cette réification de la nature, en dénonçant sa conception comme « simple *espace* de loisir » (285, nous soulignons).

L'attitude des auteurs envers la nature est précisée également à travers l'explicitation du lien qui lie les humains à l'environnement, sous deux variantes. L'une d'elles est mémorialiste, envisageant—dans une démarche qui plairait à Pogue Harrison—les rapports historiques et culturels qui ont lié les différentes populations à la forêt : « La mère de notre imaginaire, de nos mythes celtiques... les Grecs l'avaient déjà oubliée. Quand Platon fait parler Critias de Phelleus, une contrée de l'Attique, il rappelle qu'elle était verdoyante, couverte de mousse » (183). La deuxième variante s'incarne dans l'inquiétude, celle de la randonneuse écologiste envers les plantes, les animaux, et aussi les personnes qui peuplent les territoires contaminés (185).

Passons maintenant à l'étude de la gestion de l'espace imposée par la centrale nucléaire, qui dévoilera d'autres nuances reliées aux inquiétudes sociopolitiques et écologiques.

La centrale exige une distribution spatiale à partir de certains critères, dont le plus important est l'opposition dedans/dehors, séparés par un grillage extrêmement fonctionnel ; l'intérieur désigne les bâtiments et les personnes affectées à la centrale, et l'extérieur tout ce qui n'est pas l'univers de la centrale. En outre, celle-ci abrite le réacteur, le générateur de vapeur (silhouette tutélaire « qui vous domine du haut de ses vingt-deux

mètres d'acier », Filhol 52) et la piscine meurtrière dont la couleur bleue irréaliste provient de la valse des particules de très haute énergie (Filhol 106).

L'axe dedans/dehors est renforcé par un élément crucial, à savoir le sas. Celui-ci œuvre comme enceinte de protection autant pour éviter la contamination du dehors que pour interdire l'accès aux non initiés ; le sas figure un rite *de passage* qui marque chacun du sceau de l'élu ou du refusé.

A l'intérieur de l'enceinte se dressent encore, souvent mais pas nécessairement, les tours de refroidissement, de grande importance iconique et symbolique puisqu'elles véhiculent l'image d'une énergie propre qui lâche de la vapeur blanche, et non une fumée sombre. Les pylônes déjà mentionnés gardent le corps du bâtiment, formant non pas un carré comme la Vieille Garde mais « quatre lignes de front » (Filhol 93) : « ils sont gigantesques, qui se détachent, carcasses noires, jambes métalliques et bras ouverts » (92).

D'autre part, dans des conditions normales et au sein du paysage français notamment, les petites dimensions de la centrale et son éloignement des centres urbains importants la font apparaître comme une construction discrète, effacée. Mais en réalité, nous le savons déjà, elle trône sur le paysage et rend celui-ci redoutable ; en cas d'incident elle devient l'épicentre d'un classement en cercles concentriques qui sont définis à partir de leur niveau de radioactivité et indiqués sur la carte avec différentes couleurs (rouge, orange, jaune, la couleur semble avoir un rôle important dans l'écriture des centrales) (Flahaut 63). Ces cercles sont alors traversés par la foule des réfugiés atomiques, nouveaux parias accouchés par les usines nucléaires ; ils sont exclus désormais de tout commerce avec le reste de l'humanité, hébergés dans des camps d'internement forcé (Flahaut 81), ou obligés de chercher un certificat de non-contamination, ressuscitant la peur envers les irradiés des bombes atomiques et éveillant le danger de leur mort sociale (Ferrier 203-4). Les cercles reçoivent à leur tour le nom de « zone d'exclusion », ou « zone », tout simplement, récupérant les nuances des anciennes banlieues, du film de Tarkovsky ou des plus récentes ZAD—que ce soit des zones d'aménagement différé ou, paradoxalement si on associe cet acronyme au nucléaire, des zones à défendre.

En cas d'accident, la centrale amplifie donc son « dedans », la portée de sa domination, et provoque un mouvement centrifuge, doublé parfois d'un autre, centripète. C'est ce qui arrive dans *Ostwald*, où le mal émanant de la centrale de Fessenheim imprègne les sphères et provoque l'expérience de l'horreur (devant un double assassinat) et de l'abandon (le père du jeune protagoniste ne s'inquiète pas du sort de son fils et le relègue au statut de nouveau Télémaque). Dans ce roman, d'ailleurs, l'avant-dernière escale du voyage de retour vers la centrale est le Parlement européen de Strasbourg, symbole ici de la défaite des valeurs occidentales. Dans le Parlement, déserté par les députés, endommagé par l'accident nucléaire, une discothèque a été installée et la foule de danseuses et danseurs ivres fête « quelque chose qu'on n'a pas envie de voir finir » (153).

La zone a cependant la possibilité littéraire de se resémantiser et de se transformer en lieu d'inclusion. Dans le roman de Robitaille déjà cité, le narrateur, fuyant le gouvernement totalitaire, est recueilli complaisamment par ceux qui habitent la péninsule. Sa réclusion forcée devient alors non seulement consentie mais choisie, et la

phrase « on n'avait plus rien à faire de ce qui pouvait arriver dans le monde extérieur, on ne sortirait jamais d'ici » (152) semble avoir un sens positif.

Toujours dans ce roman, à l'intérieur même de la zone irradiée il y a des zones interdites, près du réacteur, où personne ne pénètre, même pas pour effectuer des contrôles de sécurité. Là l'engin a fondu jadis, peut-être emporté par la rage de se voir côtoyé—le détail ne manque pas d'humour—par des éoliennes. L'esprit écologiste aurait-il pénétré à l'intérieur de l'enceinte et introduit une touche de responsabilité *a posteriori*? Pas tout à fait ; les aérogénérateurs avaient été construits, au contraire, pour réduire au silence les voix inconfortables et manifestent, en outre, la volonté de redonner un élan commercial aux environs :

La région était tellement déprimée économiquement qu'aucune entreprise ne voulait s'y implanter, les pouvoirs publics avaient investi dans ce petit programme d'éoliennes pour stimuler un peu l'activité économique et distraire les écologistes qui du coup cessèrent de manifester pour réclamer la fermeture de la vieille centrale. (121)

Robitaille se montre sans doute sceptique à l'égard des écologistes, qui ont été dupés à si peu de frais. Au contraire, lorsque Michaël Ferrier fait allusion à un jeu de dupes dans son récit sur Fukushima, il veut mettre le doigt sur la désinformation et les mensonges qui entourent la débâcle japonaise ; il justifie ainsi l'appui qu'il donne lui-même finalement à l'image diabolisée des centrales nucléaires dans les milieux écologistes très militants (202).

Notons ici également l'opinion très nuancée de Filhol envers le groupe qui escalade une tour de réfrigération pour faire un graffiti affichant leur refus des centrales ; le narrateur tourne le dos à ceux qui « font le spectacle » (33). Ce passage du roman met bien en lumière le conflit d'intérêts entre les travailleurs des centrales et les écologistes, comparable à celui qui écarte ces derniers des agriculteurs utilisant les méthodes de culture dites « conventionnelles ».

Robitaille utilise également les éoliennes dans un souci de réalisme, celui de justifier l'existence d'électricité dans le territoire. Ce choix entraîne néanmoins une certaine incohérence, même dans le contexte fictionnel ou monde possible créé par le récit : le projet de construction des éoliennes peut dynamiser une région, c'est entendu, mais celle-ci possédait déjà une centrale nucléaire, et les centrales, il faut bien l'avouer, n'appauvrissent pas leur territoire (en termes économiques immédiats et à moins qu'il n'y ait un accident), mais au contraire l'enrichissent et le dynamisent par l'afflux de personnes et de transports, et par la richesse qu'elles génèrent sous forme d'énergie.

Robitaille n'oublie pas de développer les conséquences du fait d'isoler un espace irradié, en imaginant une situation assez surprenante, mais pas invraisemblable. Selon lui, une contrebande peu scrupuleuse se développe à l'intérieur de la péninsule : des débrouillards y auraient installé des usines fabriquant des objets avec du matériel contaminé pour les vendre au dehors (127) ... En fait, cette fantaisie résout les problèmes que pose aux employeurs le travail dans une ambiance à risque, car comment savoir, dans cette péninsule, si les maladies des employés proviennent de la manipulation à mains nues des objets toxiques ou de la radioactivité qui imprègne le

territoire ? Ainsi, les allégations et les demandes d'indemnisation peuvent être systématiquement contournées (216).

La zone d'exclusion est par ailleurs un lieu apprécié par les animaux et les espèces protégées. Les tenants de l'écriture de la centrale sont d'accord sur ce point,⁵ que la réalité confirme, si l'on croit les pages web qui expliquent qu'aux alentours de Tchernobyl, par exemple, foisonnent la cigogne noire, le pygargue à queue blanche et le hibou grand-duc.⁶ A tel point qu'en mars 2017 la Biélorussie a créé à côté de la zone interdite une réserve radioécologique ! Ce dernier terme est peut-être riche en perspectives d'avenir.

Mais ne nous méprenons pas : la zone représente bien la mort. Robitaille avance le chiffre de 0,6 mort par mois (63), et imagine un monde sans naissances, composé uniquement d'adultes, c'est-à-dire qui ne vieillit ni ne rajeunit—la pyramide des âges s'y étant figée.

Revenons à la clôture qui isole la centrale du reste du monde, car elle est lourde de conséquences. Sa fonction est double : protection *contre* la centrale, parce qu'elle représente un danger, et *de* la centrale, parce qu'il faut la *cache* aux regards curieux, aux assaillants ou aux terroristes. Une photographie d'Éric Dexheimer dans son livre coédité avec Sylvestre Huet et consacré à la centrale de Fessenheim condense cette opacité : la tête d'un chien de garde au premier plan occupe une bonne partie de l'image, côtoyée au deuxième plan par la surveillante qui le tient en laisse dans leur promenade autour de l'enceinte, longeant le triple grillage de protection (barbelés inclus) (12-13).

Le besoin d'occultation ouvre une dialectique du visible/invisible que nous approfondirons maintenant. Elle a, en premier lieu, une dimension politico-économique, puisqu'elle est un signe renvoyant aux intérêts des gouvernements et des entreprises qui ont collaboré à la construction des réacteurs et investi des fortunes pour mettre les centrales en marche. Ces intérêts interviennent également dans les moyens de communication et publient des informations sur internet pour transmettre des messages rassurants autour du nucléaire, basés sur la production et la consommation immédiates—envisageant donc les perspectives de fin du mois plutôt que celles de fin du monde. Ce qui nous intéresse ici n'est pas de souligner ce fait connu de tous, mais de voir de quelle manière il est représenté dans l'écriture du nucléaire et quels glissements sémantiques il engendre.

La transmission médiatique des intérêts pro-nucléaires apparaît ainsi notamment dans les récits concernant l'accident de Fukushima. Ferrier par exemple précise les « manières de diluer l'information » (199), que nous résumerons ici: le gouvernement japonais filtra soigneusement les informations après l'accident ; malgré l'abondance des caméras à l'intérieur de la centrale, la majorité furent escamotées et on ne vit aucune vidéo de l'explosion ; jamais on ne sut combien de matériel usagé avait été accumulé dans les piscines, ni combien de radioactivité reçurent l'air ou la mer, dans laquelle furent versées les onze mille tonnes de substances toxiques dans les jours qui suivirent le séisme ; les réseaux de surveillance ne dévoilèrent pas leurs données et dans les documents de la

⁵ Sauf celle de Volodine, dont les mondes tournent au post-apocalyptique et on jette les loups, les écureuils, les taupes et autres animaux morts au réacteur.

⁶ https://fr.sputniknews.com/sci_tech/201706131031815290-tchernobyl-zone-exclusion/

centrale bien des passages avaient été barrés au feutre noir. On utilisa des techniques de surcharge informationnelle pour désorienter l'opinion publique, par ignorance et pour cacher cette ignorance même. Vaulerin accuse nettement les responsables, et met en évidence leur objectif de maintenir les symboles d'une identité collective : « Les autorités japonaises sont pressées d'en finir avec Fukushima qui fait voler le mythe de la sécurité et de l'atome radieux sur lequel le Japon avait fondé sa reconstruction » (16). Lorsque vient le tour des décontamineurs, le secret est de rigueur et Vaulerin peine à obtenir des bribes d'information ; les hommes se dérobent, se referment comme des huîtres, tournent le dos au journaliste soit parce qu'ils adhèrent aux thèses des responsables, soit par peur d'être renvoyés ou sanctionnés (p.e. 33, 48). Cependant le pire pour le reporter n'est pas la manipulation de la communication ou la confidentialité forcée, mais—comme pour toutes les tragédies—l'effacement progressif, l'indifférence, la relégation de l'accident aux oubliettes de l'Histoire.

Les textes romanesques présentent eux aussi la problématique, comme *Ostwald* qui atteste la technique de la surinformation et lui attribue les mêmes causes que Ferrier : « Ils ne parviennent pas à cacher qu'ils ne sont construits que d'incertitudes. Tout est inconnu. Tout est invisible » (55). *La centrale* présente les enjeux communicatifs du point de vue des ouvriers : ils sont déçus lorsqu'on les prive de parole dans un reportage télévisé (16), et ils perçoivent comme une performance de joueur de rugby l'explication sommaire des mystères de la centrale par un formateur (104). On notera cependant que, malgré l'adhésion des élèves emportée par le formateur grâce à son enthousiasme, le discours scientifique qu'il transmet est mêlé au discours normatif, d'un part, et que, d'autre part, cet enthousiasme est relié à une *libido sciendi* jouissive (« un homme avide de comprendre, jouissant des progrès de la technologie », 105) et à une opposition entre la nature et la puissance humaine. L'information donnée n'est donc pas pure et objective, mais truffée d'éléments idéologiques (anthropocentrisme entre autres) sous-jacents qui tentent de créer chez le lecteur une opinion concrète face au nucléaire. En outre, le roman désigne immédiatement la source de ces informations, les ingénieurs du programme électronucléaire français, et au-dessous d'eux les forces de production qui les soutiennent.

Par ailleurs les documents sur les centrales qui circulent sur internet, aussi bien que certaines resémantisations populaires, contribuent à occulter l'information pour des raisons économiques. L'on remarquera, par exemple, que les diagrammes et les dessins explicatifs du fonctionnement des centrales sur le web ne montrent jamais les bidons de résidus radioactifs.⁷ Quand à la centrale de Tchernobyl, elle a été l'objet d'un glissement sémantique pittoresque, qui part de la dénomination de *sarcophage* (espace où gît le mort,

⁷ Cf par exemple :

<http://www.cea.fr/comprendre/Pages/energies/nucleaire/essentiel-sur-fonctionnement-reacteur-nucleaire-electrogene.aspx>,

https://www.irsn.fr/FR/connaissances/Installations_nucleaires/Les-centrales-nucleaires/reacteurs-nucleaires-France/Pages/1-reacteurs-nucleaires-FranceFonctionnement.aspx#.XBygkdtKJIU,

<https://www.pole-emploi.fr/actualites/au-coeur-d-une-centrale-nucleaire-@/article.jspz?id=441845>,

<https://www.futura-sciences.com/sciences/definitions/physique-moderateur-nucleaire-7167/>.

Jean-Marie Brom explique d'autres omissions dans un interview publié sur youtube: <https://www.youtube.com/watch?v=UvC956f3JWw>

les morts de l'accident) à celle, très aseptique, de NSS ou *New Safe Confinement*, nom donné au nouvel abri gigantesque mis en place pour couvrir l'ancien trop vite fait. Avec ces sigles, à travers l'affirmation de la nouveauté, de l'efficacité technologique améliorée, de la sécurité et du « confinement » ou emprisonnement du danger radioactif, on cherche à rassurer. Le nouveau dôme, ou *shelter*, a été rebaptisé du nom d'Arche, reprenant le mot biblique et son sens de réconciliation (Arche d'Alliance) avec des forces supérieures—ou forces du nucléaire, à Tchernobyl. Ces noms, autant que les objets qu'ils désignent, tentent de couvrir/cacher la réalité d'un danger, mais le péril demeure : on voile la menace, on ne l'élimine pas.

Le silence accompagne le travail de dissimulation. Les textes évoquent, avec le silence médiatique, celui, physique, de l'intérieur de la centrale,⁸ ou même de l'extérieur en cas d'accident—c'est alors la prétérition et la réticence qui dominent les échanges. Huet signale que les rires ne sont pas bien vus par les gérants des centrales (25), et sur les photos du livre où figure son texte les attitudes favorisant le dialogue sont rares. En général, les hommes et les femmes sont pris dans la solitude de leur travail avec les machines ; un homme vérifie le tambour filtrant, un autre projette son reflet dans la grande piscine de désactivation, une femme s'active dans la salle des archives, le cuisinier en arrière-plan contemple la cantine prête pour le repas, mais vide de convives (129, 135, 141, 147 respectivement).

Du reste, tout le livre de Huet et Dexheimer développe les paradoxes du visible et de l'invisible. D'abord, Huet explique que son coéquipier ne fut pas autorisé à photographier ni les conteneurs radioactifs, ni l'intérieur du réacteur (on comprend la dernière interdiction, mais la première moins). Ensuite, les images utilisent avec profusion la restriction de champ, prenant les pieds des travailleurs derrière une grosse porte en béton, le visage d'une opératrice à moitié caché par deux écrans d'ordinateur, le dos d'un technicien en combinaison (112, 96, 77 respectivement). Les flous, les contre-jours et les clair-obscur abondent ; vitres, buées et divers obstacles masquent la totalité des corps, des visages et des objets. Ces stratégies visent à indiquer leur statut de discours captif, de représentations volées, même si Dexheimer affirme que ce sera au lecteur de les interpréter pour se rassurer ou s'inquiéter (22).⁹

L'inquiétude est d'autre part effectivement un sentiment que les centrales suscitent, et qui atteint un niveau maximal lorsqu'un accident survient. Les particules radioactives pénètrent alors dans les végétaux, la terre, les pierres, et les objets qu'elles touchent, avec la particularité qu'elles s'y installent très discrètement et ne peuvent être détectées qu'à l'aide d'un compteur Geiger. Elles s'avèrent insaisissables pour nos sens

⁸ On entend bien les tours de refroidissement et le turboalternateur, mais ces bruits se dissipent ou sont amortis par des isolants, et la sensation générale est de silence. Un cas à part serait le son inaudible des radiofréquences d'onde courte émises jadis par le célèbre Woodpecker russe à Tchenobyl, que l'on peut encore écouter, intensifiées, sur youtube : <https://www.youtube.com/watch?v=aOMVdOc9UbE>

⁹ Il indique également que la dialectique du visible/invisible accentue la rupture anthropologique provoquée par la révolution industrielle et prolongée par l'emploi massif des technologies : nos moyens de vie se sont éloignés de nous, nous les avons *perdus de vue* et nous ignorons complètement ce qui concerne la production des biens matériels (21). Ortega y Gasset explique la même idée dans son introduction à la pensée de la technique (16-17).

rudimentaires ; elles sont un poison sans couleur, sans odeur, presque immatériel, des êtres étranges venus d'un monde irréel, une matière impensable, intangible et non visible. Elles éveillent une dimension onto-gnoséologique inouïe, découverte pour certains en 1986, c'est-à-dire après leur manifestation massive à Tchernobyl.

C'est Svetlana Alexievitch qui a mis en relief l'importance de ce nouvel aspect des oppositions autour du visuel, que nous appellerons nouveau paradigme pour l'expérience humaine de la réalité. À l'instar de Marie Curie, Alexievitch plonge dans le nucléaire pour en émerger avec un récit extrême publié en 1999, où elle dit la rétention d'information de la part des autorités, la peur de tous devant l'inconnu et la monstruosité de l'insolite. Elle en appelle à un changement dans notre perception de la catastrophe, à un saut au-delà de notre imagination qui puisse rendre compte de cette mort masquée, cachée partout, omniprésente pourtant. Et il est vrai qu'à partir de cet événement, ou en général de l'apparition de ces particules immortelles et incorporelles, doit naître une nouvelle façon de concevoir le réel. La mutation est comparable à celle qui se produisit au XVIIe siècle, où l'on découvrit les organismes microcellulaires grâce au microscope.

Ce paradigme épistémologique inédit est également relié à l'anxiété collective qui caractérise aujourd'hui nos sociétés du risque, puisqu'il y a un fort rapport entre l'invisibilité de la menace et le risque pressenti, qui crée l'inquiétude ou l'angoisse collective (Buell 642). Nous nous focaliserons à présent sur les déclinaisons de cette inquiétude, en tant que porte vers le numineux.

Partons de la première de couverture du livre de Dexheimer et Huet. Elle montre des cygnes nageant paisiblement dans l'eau du canal d'Alsace, devant la silhouette de la centrale. Ils glissent, blancs et impassibles à la manière parnassienne, mais aussi comme des sentinelles gardant une menace dormante, préservant un interdit lancé sur cet endroit. L'art du photographe a rendu à un paysage réel son poids symbolique, à savoir dans ce cas, le numineux inscrit dans la masse de la centrale et ses alentours.

L'écriture de la centrale nucléaire investit ce sujet et le développe ; avec les isotopes radioactifs, « le secret envahit le monde » (Ferrier 173). Après une fugue ou une explosion, le nuage toxique avance comme le Néant de *L'histoire sans fin* de Michael Ende, semant mort et obscurité : « une peste invisible [...] avance, celle de la contamination radioactive. [...] invisible et inodore, imperceptible et sournoise à la manière d'un essaim de larves » (Ferrier 189)

La nature elle-même collabore (nous nous y attendions) à créer l'ambiance propice au mystère : « Bientôt, les arbres, les arbustes, toutes les plantes, les orties, les ronces, la mousse avancera et il ne restera du gymnase qu'un tumulus de verdure chaotique. Plus aucune lumière ne traversera les baies vitrées » (Flahaut 77). Dans *Ostwald* l'énorme statue du Lion de Belfort, située dans la ville homonyme, est absorbée par le nuage radioactif. Cette donnée a une portée symbolique intéressante. Le lion fut sculpté pour commémorer la résistance des forces françaises contre les Prussiens, résistance qui évita l'adhésion de la ville à l'Alsace allemande en 1871. Ainsi, l'animal taillé préserve une région de la honte collective provoquée par la défaite dans la guerre franco-allemande. Mais dans le roman, la zone est couverte et phagocytée par le nuage, de sorte que le lion désormais guette dans l'obscurité les imprudents qui s'approcheront, Français ou

Allemands—les connotations politiques se dissolvent : « À l'ombre de la Falaise, le lion de grès est presque invisible, enfoncé dans son trou obscur. Il se cache » (113).

Les zones ravagées par les centrales couvent donc des présences ténébreuses. Les particularités de la dévastation nucléaire, comparée à d'autres, aident à propager ces présences. Fukushima, particulièrement, témoigne du contraste entre deux dévastations, celle produite par le tremblement de terre et le tsunami immédiat, et celle provoquée par la centrale: dans la première, les lieux sont rapidement récupérés par les humains, qui s'affairent pour retrouver les corps et reconstruire les immeubles, mais la deuxième rejette la présence humaine et crée des espaces délaissés, vidés (des supermarchés déserts, des maisons propres, des voitures en parfait état), où le malheur laisse des traces durables : « Que se passe-t-il dans cette aura d'ombres et de mystère? Des animaux crèvent, des maisons s'enlisent dans le temps à jamais différé de leur ruine et de leur résistance—mais il n'y aura jamais personne, ni œil de caméra ni témoin, pour dire ce que furent l'une et l'autre » (Ferrier 173). Notons bien dans ces lignes la mention de l'« aura », aussi bien que celle du « temps à jamais différé ». La première renvoie à l'irradiation des zones nucléaires, et la deuxième au caractère éternel de l'imprégnation toxique, qui transmue le non-paysage isotopique en métonymie d'une éternité en quelque sorte transcendante.

D'autres textes en différentes langues développent ces aspects et opèrent des réinvestissements sémantiques intéressants, mais il ne nous est pas possible de les aborder ici par manque d'espace. Nous concluons donc en récapitulant les résultats de notre recherche. L'écriture de la centrale nucléaire en langue française met en général l'accent sur les problèmes concernant les employés, le travail littéraire du texte et la rêverie autour des aspects matériels des réalités évoquées ; parfois, l'idée de nature qui émane des œuvres est absorbée par l'imaginaire de la laideur et du désastre et connotée négativement. Les problèmes écologiques prennent souvent peu de place ; lorsqu'ils font surface, c'est surtout à travers le discours du toxique et moins fréquemment à travers un discours explicitement engagé. Enfin, la gestion de l'espace dans l'écriture de la centrale fait apparaître une dialectique du visible/invisible qui, d'une part, exige un changement dans nos habitudes épistémologiques, et d'autre part projette vers une certaine mythification des bâtiments nucléaires. Celle-ci n'est pourtant pas développée dans les textes en langue française avec l'ampleur qu'elle prend dans des ouvrages en d'autres langues—ce qui ouvre des perspectives comparatistes que nous nous promettons d'explorer dans l'avenir.

Article reçu 8 Février 2019

Article lu et accepté pour publication 3 Octobre 2019

Oeuvres citées

Alexievitch, Svetlana. *La Supplication : Tchernobyl, chroniques du monde après l'apocalypse*, traduction de Galia Ackerman et Pierre Lorrain. 1997. Jean-Claude Lattès, 1999.

- Buell, Lawrence. "Toxic Discourse". *Critical Inquiry*, vol. 24, no.3, 1998, pp. 639-65. Doi : 10.1086/448889
- Baromètre IRSN « La perception des risques et de la sécurité par les Français », 2017, ppe.debatpublic.fr/sites/debat.ppe/files/barometre-irsn-2017.pdf. Dernier accès le 8 janvier 2019.
- Crié, Hélène et Lenoir, Yves. *Tchernobyl-sur-Seine*. Calmann-Lévy, 1987.
- Dexheimer, Éric et Huet, Sylvestre. *Fessenheim. Visible/ Invisible*. Eds. Loco, 2017.
- Ferrier, Michaël. *Fukushima. Récit d'un désastre*. Gallimard, 2012.
- Filhol, Élisabeth. *La centrale*. Belin/Gallimard, 2014.
- Flahaut, Thomas. *Ostwald*. Eds. de l'Olivier, 2017.
- Ortega y Gasset, José. *Meditación de la técnica y otros ensayos sobre ciencia y filosofía*. 1939. Alianza, 1982.
- Posthumus, Stephanie. *French Écocritique. Reading contemporary French theory and Fiction Ecologically*. Presses de l'Université de Toronto, 2017.
- Robitaille, Louis-Bernard. *La péninsule*. Les Editions Noir sur Blanc, 2015.
- Suberchicot, Alain. *Littérature et environnement. Pour une écocritique comparée*. Honoré Champion, 2012.
- Vaulerin, Arnaud. *La Désolation. Les humains jetables de Fukushima*. Grasset, 2016.
- Volodine, Antoine. *Terminus radieux*. Seuil, 2014.